



## CHAPITRE XVIII

L'Arabe dans l'Afrique centrale. — Sa puissance d'assimilation. — Saïd-Bargash et l'Angleterre. — La religion de l'Islam. — Missionnaires catholiques et pasteurs anglicans. — L'esclavage chez les Arabes. — Un verset du Coran. — Les bras pour l'agriculture. — L'Arabe pasteur. — Ce qu'il a fait à Taborah.

**L**y aurait tout un livre à écrire sur l'Ounyanyembé, et même sur le seul district de Taborah; aussi, devrai-je forcément me borner parfois à des détails généraux et passer sous silence plus d'une intéressante étude. Pourtant, il est un point sur lequel je tiens à insister, et qui se rattache à une opinion déjà émise dans les précédents chapitres : c'est l'influence heureuse qu'exerce dans l'Afrique centrale la domination arabe si injustement dépréciée, si maladroitement combattue, alors que l'on pourrait en faire le plus

précieux auxiliaire de la civilisation européenne au pays des nègres.

Pour moi cette question a une importance si grande, que l'on me pardonnera, je l'espère, la présente digression, qui peut-être paraîtra longue à quelques lecteurs, mais dont l'avenir prouvera, j'en suis convaincu, l'opportunité et la justesse.

Car, il n'y a pas à le contester, à Taborah, à Oudjidji, à Nyangwé, chez Mtésa dans l'Ouganda, l'Arabe constitue une véritable puissance, une force latente, patiente, tenace, qui, par des efforts que rien ne lasse, a conquis la majeure partie de l'Afrique inconnue.

Sans programme, sans but peut-être, sans appui et même sans direction, l'Arabe s'est installé dans l'Afrique centrale en maître et seigneur, sous les yeux des nations civilisées, qui, malgré leurs tentatives, leur science et les puissants moyens dont elles disposent, ne pénètrent dans le mystérieux continent qu'au prix des plus grands sacrifices et jusqu'à ce jour ne sont pas encore parvenues à s'y maintenir.

La domination arabe en Afrique, c'est le triomphe du pionnier en marche sur le penseur de cabinet, c'est la victoire du commerce qui est un fait sur la civilisation qui est une idée; car la civilisation, interprétée comme elle doit l'être, est la réunion de tous ces rouages admirables appelés le commerce, l'industrie, le développement du bien-être et le travail de la pensée. Or, l'Africain est loin d'être pénétré de l'importance d'un pareil programme et de prêter la main à sa réalisation.

C'est ce qui n'a point échappé à la sagacité de l'Arabe et, au lieu de s'attarder aux conceptions et aux rêves, il a débuté par faire du commerce avec le nègre, comme on commence par offrir un appât à l'oiseau: plus tard, on lui apprendra à chanter s'il en est capable; en un mot on fera son éducation.

C'était logique comme idée, ce fut pratique comme résultat.

Aussi son pouvoir est-il grand, beaucoup plus grand qu'on ne se l'imagine; car si l'Arabe du nord de l'Afrique a déjà prouvé sa puissance, son opiniâtreté, sa valeur, celui de l'Afrique centrale nous réserve à cet égard bien d'autres surprises. Donc, au lieu de s'évertuer à combattre cette force indiscutable, l'Europe civilisée agirait bien plus sagement en mettant à profit l'influence arabe et en s'en faisant un levier énergique pour la réalisation de l'œuvre qu'elle tente dans ces contrées lointaines. En procédant de la sorte, elle s'épargnerait bien des peines et des sacrifices et le succès couronnerait indubitablement ses efforts.

J'ai dit dans les pages qui précèdent qu'une des assises de la puissance des Arabes en Afrique c'est le concert, la simultanéité de leurs efforts. En

effet, tels je les ai étudiés au Sénégal, au Niger et au Bénoué (1), tels ils sont à Alger, tels je les ai rencontrés à Zanzibar et au centre du noir continent; mais cette homogénéité est le résultat de leur seule nature : ces hommes ne se sont jamais vus, ils ne se verront peut-être jamais, ils n'ont reçu aucun mot d'ordre, nulle tête dirigeante, nul cabinet, ne font mouvoir les fils qui les conduisent, et pourtant tous ils pensent, parlent, agissent comme s'ils obéissaient à une idée arrêtée entre eux à l'avance. Chacun travaille et amasse pour soi, et cependant de ces milliers d'intérêts privés se dégage une puissance compacte, homogène, qui semble marcher vers un but unique. On dirait d'une immense franc-maçonnerie aux mains d'un Jéhovah pour qui le temps n'est rien.

L'invasion arabe en Afrique présente le curieux phénomène d'une sorte d'endosmose morale : en effet, à l'exception de quelques tribus qu'ils ont dû soumettre par le fer et le feu, à part certains drames de l'esclavage qui ont été exagérés avec une mauvaise intention et dont je démontrerai plus loin le caractère spécial, l'Arabe semble s'être fixé au milieu des indigènes plutôt par sympathie, par assimilation, que par force et violence.

Cette assertion est vraie notamment pour la côte orientale, pour le Zanguebar et pour la partie de l'Afrique centrale qui comprend la région des grands lacs. Ces contrées peuvent être considérées comme voisines de la Péninsule arabique, et il est évident que dès la plus haute antiquité l'infiltration du sang nègre s'est effectuée dans les populations arabes au point d'en changer presque complètement la race.

Dans plusieurs textes égyptiens des temps reculés il est déjà question des *nègres du Pays du Poun*, c'est-à-dire de l'Yémen, antique dénomination de l'Arabie primitive, et le héros romanesque de l'Arabie, Antar, était par sa mère un mulâtre. Ce croisement des races a naturellement facilité l'établissement des Arabes dans les régions africaines les plus éloignées et les plus barbares.

Enfin, leur doctrine, leurs usages, leurs coutumes, les mirent de prime saut en communauté d'idées avec le nègre. Étant donné le caractère idéaliste des religions chrétiennes toutes d'abnégation, de renoncement et de sacrifice, il est évident que notre morale religieuse, si belle et si bien appropriée aux races civilisées, se trouve dès d'abord repoussée par le sauvage dont elle heurte à la fois et les appétits grossiers et l'inculte cerveau. La loi de Mahomet, au contraire, contient ce qu'il faut pour captiver l'imagination d'un peuple primitif, en même temps qu'elle flatte ses goûts et

---

*Niger et Bénoué*, par Adolphe Burdo ; E. Plon et Cie, éditeurs à Paris.

ses instincts : déjà, chez le nègre, la polygamie est un honneur, la violence un droit, l'esclavage une loi; les Arabes n'eurent donc à lutter que contre certaines tendances, contre des détails de mœurs dont ils vinrent aisément à bout.

La raison du plus fort, l'abaissement de la femme, la procréation multiple, le travail imposé, le fanatisme religieux et guerrier, furent autant de points de contact où le barbare se reconnut lorsqu'il fraya avec l'Arabe; de là ce commerce facile qui s'est rapidement établi entre les descendants du Prophète et les peuplades païennes de l'Afrique centrale. Ces derniers n'ont pas tardé pour la plupart à adopter les mœurs et la doctrine des Arabes, et aujourd'hui, dans maintes régions du centre, c'est la religion musulmane qui domine.

Après avoir tracé ces points généraux, examinons maintenant quel est, dans la partie de l'Afrique qui nous occupe aujourd'hui, le degré de puissance des Arabes et à quoi se borne malheureusement le rôle qu'ils y jouent.

Sur la côte, ils sont tout-puissants, moralement parlant. De Zanzibar, leur autorité rayonne sur tout le littoral, et, s'ils y étaient autorisés, ils implanteraient rapidement leur domination jusqu'au cœur de l'Afrique. Pourquoi ne le font-ils pas? Est-ce parce qu'ils trouvent plus aisé de se répandre dans l'intérieur grâce au commerce de leurs caravanes et que, se contentant de ce trafic, ils dédaignent et repoussent tout esprit de conquête? Non certes; car maintes tribus, celles de Mirambo entre autres, sont en lutte ouverte avec eux, leurs causent impunément les plus grands dommages et enrayent la majeure partie de leurs efforts.

D'où vient donc cette étrange apathie si contraire à leur nature, à leur caractère envahissant?

Il faut chercher plus loin, il faut voir au delà, comme je l'ai indiqué déjà à ce propos; et dans ce désintéressement forcé on trouvera la pression étrangère, la main d'une puissante nation civilisée qui a braqué ses canons devant Saïd-Bargash, et chaque jour ces canons répètent au pauvre sultan : « *non plus outre!* »

L'Angleterre ne veut pas que les Arabes s'implantent dans cette partie de l'Afrique centrale qu'elle considère peut-être comme devant lui appartenir un jour; de là le peu d'empressement qu'elle témoigne, la force de résistance qu'elle oppose au développement de la puissance musulmane dans l'intérieur du noir continent; de là aussi, dans les sphères officielles de Zanzibar, cette absence complète de rigueur contre les chefs indigènes qui pillent, saccagent, incendient parfois les établissements arabes de l'inté-



LE GOUVERNEUR ABDALLAH-BEN-NASSIB ET SON FRÈRE LE BANA SCHEIK.



rieur. Malgré son bon vouloir, Saïd-Bargash ne peut aider, défendre ou venger ses fidèles : il doit se courber et se taire. Certes, lorsque Mirambo ou ses émules commettent quelque retentissant méfait, lorsque trop ouvertement ils massacrent un blanc, on les désavoue ; mais, en fait, ces bandes criminelles servent admirablement la politique que l'on poursuit à Zanzibar et qui a pour but l'abaissement de la puissance arabe.

Eh bien, je n'hésite pas à le déclarer, c'est là une politique souverainement déplorable ; déplorable au point de vue humanitaire, car elle paralyse les vrais, les seuls moyens de répression contre d'infâmes bandits ; déplorable au point de vue des intérêts de l'Europe entière en Afrique, car par son action dissolvante elle stérilise les généreux efforts que l'on tente pour ouvrir à la civilisation ce continent barbare.

Si nous ne nous allions point à l'Arabe dans cette tâche difficile, nous serons fatalement voués à l'impuissance ; lui seul peut nous aider, nous diriger, nous secourir au besoin ; lui seul, à un moment donné, pourra lever une armée d'hommes aguerris, acclimatés, connaissant les ruses des nègres et la manière de les combattre ; lui seul, grâce à cette force réelle, sera à même de protéger efficacement nos stations commerciales et hospitalières contre les appétits pillards des chefs indigènes.

Et si on le voulait franchement, l'Arabe n'hésiterait pas à nous prêter cet appui ; à Taborah, où sont établis les quartiers généraux de son trafic de l'intérieur, nous trouverions des alliés énergiques, braves, dévoués, qui tiendraient vigoureusement en échec Mirambo et ses bandes. Conclure une alliance sérieuse avec les Arabes de Taborah, ce serait créer un centre d'action militaire au cœur même de l'Afrique, et l'influence européenne ne tarderait pas à rayonner jusqu'au delà du lac Tanganika, si pour l'y porter on avait le concours des armes arabes.

Mais ici une difficulté se dresse tout d'abord : l'alliance de l'Europe civilisée avec la puissance arabe dans l'Afrique centrale nous imposerait une grande modération pour ce qui concerne l'évangélisation des nègres. Sur ce point l'Arabe ne transige pas : si l'Européen voyageur laisse entrevoir dans les efforts qu'il tente en Afrique une guerre ouverte à la foi musulmane, il court à un échec certain. Les exemples en sont nombreux.

Au début de l'année 1880, les missionnaires algériens entreprirent une vaste expédition ayant pour objectif la région des grands lacs. Or, j'ai constaté pendant mes divers voyages en Afrique que le Français, prêtre ou explorateur, était, plus que tout autre blanc, aimé et respecté du nègre ; l'Algérie et le Sénégal sont là, du reste, pour témoigner de l'erreur dans laquelle sont ceux qui disent que cette grande et belle nation n'a pas l'esprit

colonisateur; au contraire, le Français a des qualités précieuses chez l'explorateur, le missionnaire et le colon : nul ne sait remplir comme lui, gaiement, d'une façon intelligente et sensée, son rôle de pionnier; brave sans jamais être cruel, instruit sans pédantisme, il devient rapidement sympathique aux indigènes, et comme il est très ingénieux, il se tire de maints ennuis et de maints mauvais pas où souvent d'autres sombrèrent lourdement.

Aussi était-on en droit d'espérer et d'attendre de brillants résultats du travail de la phalange algérienne de M<sup>sr</sup> de la Vigerie en Afrique. Quelle fut la cause de cet avortement? Je l'ignore, mais ce que l'on ne peut nier, c'est qu'un des principaux motifs consiste dans les imprudences commises envers les Arabes de Taborah.

Dès leur arrivée dans l'Ounyanyembé, les missionnaires annoncèrent leur intention d'établir le règne du Christ en opposition à celui d'Allah, et sur leur étendard brillait la Croix qu'ils déclaraient devoir partout supplanter le Croissant; c'était un acte de haut courage, mais cette profession de foi était peut-être inopportune: venant des pères d'Alger, elle me surprend à tel point que je ne puis me l'expliquer que par l'élément étranger dont cette expédition s'était entourée, car l'ignorance complète de la chose africaine peut seule enfanter de telles écoles.

Les conséquences ne tardèrent pas à se faire tristement sentir: le gouverneur de Taborah, toujours si bienveillant pour les Européens, leur retira cette fois son appui moral dont l'importance est considérable; ce qu'apprenant, les chefs indigènes, chez qui l'expédition eut à passer, s'enhardirent au point de réclamer des tributs absolument vexatoires: sûrs de l'impunité, les pillards des alentours attaquèrent alors les caravanes dont deux furent complètement pillées; les épaves en vinrent échouer à Karéma et les blancs qui en faisaient partie furent presque tous massacrés ou succombèrent aux fièvres à Taborah, malgré les soins que leur prodigua le docteur Van den Heuvel dont le dévouement fut admirable en ces tristes circonstances. En somme, de cette intrépide phalange, si brillante à ses débuts, aucun membre ne parvint à s'établir aux environs de Taborah, et cela par suite de l'hostilité intempestive que l'on témoigna aux Arabes.

De la part des Français, ce fait est isolé et ne se représentera plus, j'en ai la conviction, car cette nation donne à chaque instant des preuves convaincantes de son tact à manier les indigènes; mais ce sont surtout les missionnaires protestants, les Anglais qui sont l'objet du mécontentement des Arabes; et il faut bien l'avouer, ces pasteurs se mêlent souvent en Afrique de certaines choses qu'ils feraient bien mieux de ne pas heurter de front; ils ne savent pas ménager la susceptibilité de l'Arabe, ni respecter ses mœurs.



et ses croyances ; ils affectent pour lui un souverain mépris et amoncellent ainsi sur leurs têtes un avenir gros d'orages, de sourdes colères, d'implacables rancunes, qui tôt ou tard feront explosion.

Déjà, à Oudjidji, où les missionnaires protestants s'étaient mis en guerre ouverte avec les musulmans, la situation est devenue tellement tendue



ARMES ET USTENSILES.

1. Foyer et marmite de terre. — 2. Boîte d'écorce. — 3. Narghilés indigènes. — 4. Peigne. — 5. Guitare. — 6. Houe. — 7. Fer d'une houe. — 8. Massues, casse-têtes (armes de guerre et de chasse). — 9. Chasse-mouches. — 10. Escabeau. — 11. Gourdes.

pour les blancs, qu'ils ont dû se retirer devant l'animosité de la population ; à un certain moment, les Arabes ont même failli massacrer M. Hoore et ses compagnons à propos du drapeau anglais que ces messieurs voulaient arborer. On sait en effet qu'à Oudjidji, comme à Taborah et partout où la domination arabe existe, il est interdit de planter un autre pavillon que

celui du sultan ; c'est une mesure que l'on admet et contre laquelle personne ne s'était encore élevé jusque-là ; sommés d'avoir à enlever leur bannière, les Anglais s'y sont refusés ; alors, les indigènes se sont rués sur les demeures de ces derniers, ont abattu le mât du drapeau dont ils n'ont pas laissé une parcelle sur place et les blancs eussent été eux-mêmes massacrés sans l'intervention des Arabes qui, en ennemis généreux, leur sauvèrent la vie. N'importe, tel est l'état dans lequel ces messieurs ont mis cet Oudjidji où vécut heureux durant de longues années l'illustre Livingstone, entouré de l'estime, de l'admiration, de la vénération des indigènes et des Arabes avec qui il n'eut jamais le moindre démêlé !

Une autre objection qui sera formulée *à priori* contre le projet d'alliance entre l'Européen et l'Arabe, c'est celle relative à l'esclavage. Mais à ce propos il s'agit de s'entendre et d'entrer dans le fond même de la question.

Tout d'abord, il est évident que les horreurs de l'esclavage — pour employer le cliché traditionnel — n'ont pas la portée qu'on leur a trop souvent attribuée, du moins en ce qui touche la part de responsabilité concernant les Arabes.

Au Niger et au Bénoué, il est vrai que l'on trouve encore des vestiges frappants de la cruauté avec laquelle se pratiquait la traite, et, sous ce rapport, l'Afrique occidentale est la partie la plus désolée ; mais sont-ce bien les Arabes qui ont commis ces méfaits révoltants ou bien les métis, les Portugais noirs ? Ce qu'il y a de certain c'est qu'à Zanzibar, au Zanguebar, dans la région des grands lacs en un mot, là où l'on rencontre le véritable Arabe, l'esclavage n'offre aucun de ces caractères cruels et inhumains dont on l'a trop généralement gratifié. On dirait plutôt d'une domesticité non payée, telle que le moyen âge nous en a fourni tant d'exemples au bon vieux temps des corvées. Maints esclaves en Afrique sont aujourd'hui plus heureux que le soldat en Prusse, plus indépendants que le journaliste en Russie, plus libres que certains courtisans que l'on connaît.

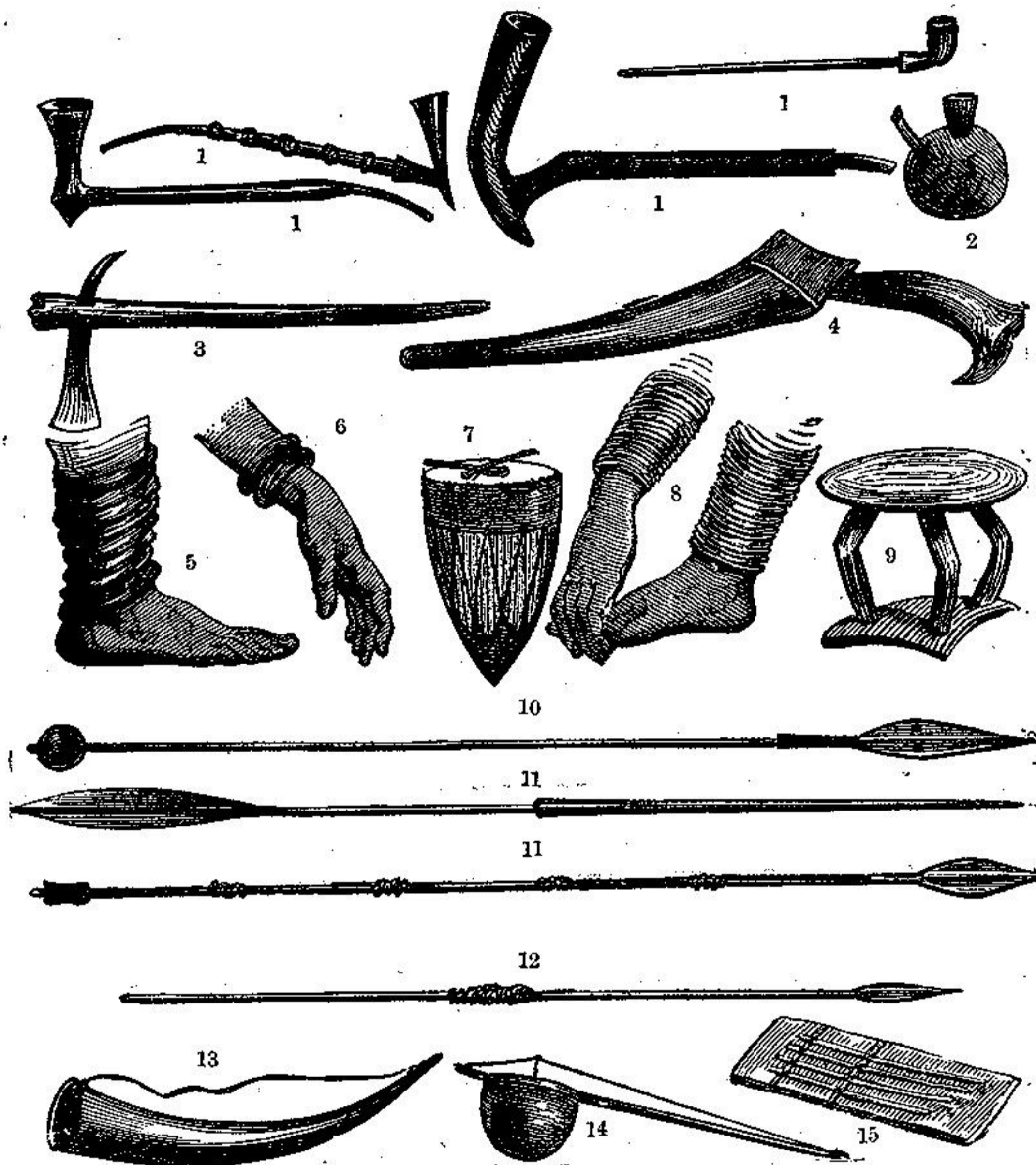
J'ai même été frappé de la douceur avec laquelle l'Arabe traite ses nègres, et de la liberté de parole et d'allure que je remarquai chez ceux-ci. A diverses reprises j'ai constaté qu'il prendra l'un ou l'autre de ses esclaves pour confident, même pour ami, lui confiera la conduite de ses caravanes et la garde de ses intérêts.

Dira-t-on que, s'il le fait, c'est un produit de la civilisation européenne ? Erreur. C'est à la seule constitution arabe que l'on est redevable de ce bienfait. En effet, ouvrons le *Coran* au chapitre xxiv, qu'y lisons-nous ?

« Art. 32. Mariez ceux qui ne sont pas encore mariés, vos serviteurs

pauvres à vos servantes ; s'il sont pauvres, Dieu les rendra riches du trésor de sa grâce ; car Dieu est immense, il sait tout.

« Art. 33. Que ceux qui ne peuvent trouver un parti à cause de leur pauvreté vivent dans la continence jusqu'à ce que Dieu les ait enrichis de sa



ARMES ET USTENSILES.

1. Pipes. — 2. Narghilé indigène. — 3. Hache d'armes. — 4. Serpe (arme usuelle). — 5. Anneaux de jambe. — 6. Bracelets massifs. — 7. Tambour. — 8. Spirales en fil de laiton. — 9. Escabeau. — 10. Lance des Vouamanyéma. — 11. Lances des Vouajiji. — 12. Asségaye (javeline). — 13. Corne d'appel du guide. — 14. Guitare. — 15. Instrument de musique.

faveur. Si quelqu'un de vos esclaves vous demande son affranchissement par écrit, donnez-le-lui si vous l'en jugez digne. Donnez-leur quelque peu de ces biens que Dieu vous a accordés. »

Certes avec des principes semblables le musulman, qui est pieux jus-

qu'au fanatisme, ne peut pas être sciemment injuste, cruel, inhumain envers ses esclaves.

D'ailleurs il est malheureusement un fait acquis désormais à l'histoire, c'est que les colons européens ont été généralement les maîtres les plus impitoyables; et si l'on recherche l'origine exacte des négriers les plus fameux, les plus célèbres par leurs crimes et leur férocité, on verra que ce furent les métis qui si longtemps pratiquèrent la traite en Afrique et qu'il convient de ne point confondre avec les Arabes.

Le métis, qu'il s'appelle Pedro Blanco à la côte occidentale, à Gallinas, ou Kisabengo à Simbamouenni, a été sans conteste un vil marchand de chair humaine; il attaquait les villages nègres, les pillait et les incendiait, trainant en esclavage les habitants en âge d'être vendus et égorgeant le reste; il se rendait alors à la côte ou bien aux marchés de l'intérieur où il écoulait sa cargaison.

Tel n'est pas l'Arabe. Il a des esclaves, oui, et c'est conforme à sa religion, à ses mœurs, à ses intérêts; mais il les emploie lui-même, il les fait travailler, et, au lieu de les vendre comme un vil bétail, le plus souvent il les soigne comme d'utiles coopérateurs qui l'aident dans son trafic et dans la culture de ses terres; là où le métis ne voyait qu'une marchandise, l'Arabe cherchait et trouvait un auxiliaire; ainsi considéré, l'esclavage change d'aspect et perd son caractère inhumain et monstrueux.

Aussi, au risque d'encourir un *tolle* général de la part de ceux qui par la puissance de leur parole firent décréter l'affranchissement des noirs sans peut-être les avoir jamais étudiés de près, peut-on affirmer que cette mesure a été fatale en maints endroits, au Sénégal entre autres. Elle a été fatale aux intérêts des Européens qui ont manqué de bras, fatale aussi aux intérêts des nègres, car ce misérable peuple, doué d'une nature indolente et paresseuse, ne travaille plus depuis qu'il a été déclaré libre. Jadis il gagnait son pain, aujourd'hui il croupit dans la fainéantise, le vice et la débauche, préférant mendier et voler plutôt que de se prêter à un labeur honnête et rémunérateur.

Je le dis sans hésiter: il convient d'imposer au nègre l'apprentissage du travail avant de lui révéler les douceurs de la liberté. Dans son affranchissement le noir n'a vu jusqu'à présent qu'une seule chose, c'est qu'on lui reconnaît le droit de ne rien faire; libre trop tôt, il n'a pas compris qu'à côté d'un droit il y a toujours un devoir et que pour tout être humain le premier et le plus sacré des devoirs c'est le travail.

A ce propos, j'ajouterai une autre considération: s'il ne nous est pas permis d'obliger le nègre à travailler pour nous en Afrique, à quels bras ferons-

nous donc appel ? à ceux des coolies ? Mais, d'abord, les coolies ne consentiront à travailler que pour eux, non pour nous ; et puis, ceci tuera cela : les coolies extermineront les nègres, ou ceux-ci se débarrasseront de ceux-là comme d'intrus ; sous prétexte de civilisation, on aura servi sans le vouloir la cause de la destruction.

Dans cette occurrence, ne vaut-il pas mieux faire du nègre lui-même l'artisan de sa régénération, en le forçant à défricher son sol qui serait dès lors habitable pour l'Européen ? Car il est évident que c'est par la culture seule ayant pour conséquence, je l'ai fait remarquer déjà, le drainage normal des eaux, que le continent africain deviendra peu à peu accessible et perdra sa triste renommée d'insalubrité. Or, l'Arabe cultive beaucoup ; c'est même sa principale occupation ; par nature, il est plutôt pasteur que nomade. Dans l'opinion vulgaire, on le croit fatalement errant, on ne le sépare pas de sa lance, de sa tente et de son chameau, en un mot on ne voit que le Bédouin.

Grave erreur.

L'Arabe nomade n'est qu'une faible fraction de la grande famille qui est foncièrement sédentaire et agricole, ainsi que nous le démontre son histoire la plus reculée.

Sur la rive droite de l'Euphrate s'élevaient jadis des États florissants tels que ceux de Kindana et de Soukhi, des villes populeuses, des territoires où la culture a largement gagné sur le désert. En Syrie, la zone cultivée et les villes, dans l'état de choses que nous décrivent les bulletins des Rois d'Abyssinie, s'étendaient jusqu'aux limites des sables à jamais stériles.

Certes, l'Arabe a conservé les traits caractéristiques communs aux Jectanides et aux Ismaélites : la passion des voyages, la facilité du déplacement, l'esprit de tribu, le goût du trafic. Mais il n'en est pas moins le peuple patriarcal par excellence, jaloux de ses troupeaux et fier du rendement de ses terres. Au sein de l'Afrique sauvage, si l'on rencontre de fertiles rivières, des essais de culture, du froment, des citrons, des grenades, des goyaves, des bananeraies superbes, c'est aux Arabes qu'en revient l'honneur.

La plaine de Taborah est un exemple de ce que j'avance : ils ont défriché cette vaste lande qui confine au désert du Mgounda-Mkali, et ils l'ont transformée en un jardin potager splendide ; ils y ont creusé des puits au bord desquels on retrouve, non sans étonnement, le système d'irrigation usité chez les Égyptiens ; ils élèvent de nombreux troupeaux, habitent de confortables demeures et vivent dans l'aisance et le bien-être là où jadis s'étendait une morne plaine désolée que traversaient seuls de féroces pillards.

Pour arriver à ce merveilleux résultat, il a fallu des bras ; or on sait que faire appel à la bonne volonté du nègre, c'est semer le blé sur la pierre ;

l'Arabe s'est donc vu forcé d'imposer le travail comme une loi à ces peuplades dégradées ; il les a obligées à défricher le sol et à devenir ainsi, malgré elles, les auteurs de leur propre fortune et de leur rédemption.

Aujourd'hui, les indigènes de Taborah bénissent les Arabes de leur avoir fait violence, et, chose étrange, le sultan nègre du lieu professe la plus sincère amitié pour le gouverneur arabe qui cependant partage avec lui l'autorité effective et possède en plus un légitime pouvoir moral que le premier n'a point.

Aussi le pays est-il riche, prospère ; et n'était Mirambo, dont on a toujours à redouter les incursions et le pillage, l'Ounyanyembé serait un véritable Éden ; pour le voyageur européen c'est un délicieux endroit de repos, c'est un coin enchanté où il est tout étonné de rencontrer les premiers bégayements de la civilisation à côté de la franche et primitive hospitalité.

On peut dire de Taborah que c'est le témoignage frappant du triomphe obtenu par le travail latent, persévérant, énergique, lorsqu'il s'appuie sur cette grande force : l'agriculture.

